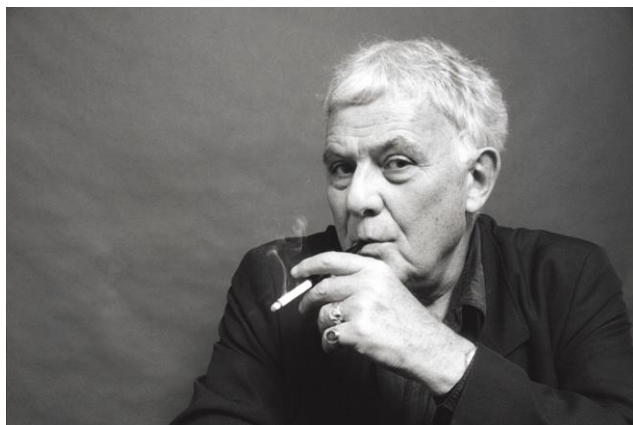
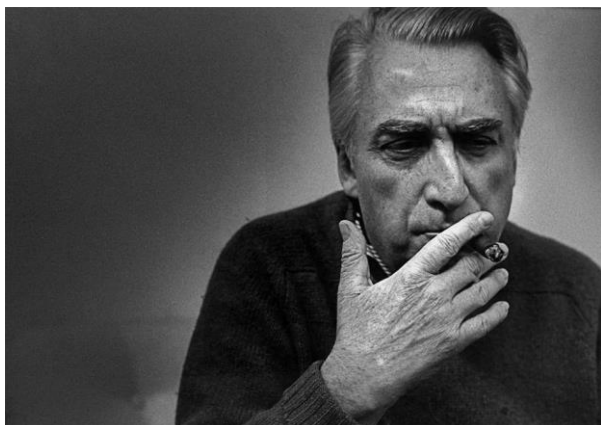


## L'amitié de Roland Barthes, par Philippe Sollers par Monique Amirault



Ce livre<sup>1</sup> plonge le lecteur au cœur d'une amitié entre deux exceptions, deux *Unstout seuls*, et qui le savaient. Au centre, une trentaine de lettres de Barthes accompagnées des fac-similés de son écriture élégante. Plusieurs textes de Sollers – publiés antérieurement dans des revues – les précèdent et les suivent, dans une logique qui donne son unité à ce recueil, illuminé par la passion partagée des deux hommes pour une langue nouvelle, une littérature inventive qui déconstruit les codes établis.

Dans le texte introductif, « L'amitié », Sollers évoque le manque creusé par la mort de Barthes, ce manque dont on ne guérit pas et qu'il éprouve encore aujourd'hui avec la même intensité. Trente-cinq ans après sa mort, il trouve le ton juste pour faire retour sur ce lien à Barthes, son caractère essentiel, et pour faire revivre avec affection et lucidité cette amitié partagée envers et contre tout.

« Comment sommes-nous devenus amis, écrit Sollers, dans une amitié très singulière qui ressemble à l'amour ? C'est rare. Je n'ai pas l'admiration facile et j'admirais Barthes. La réciproque était vraie. Qu'est-ce qui se passe ? » Là où Montaigne invoquait, pour rendre compte de l'alchimie de son amitié avec La Boétie, « quelque ordonnance du ciel », par laquelle les âmes « se mêlent et se confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes », Sollers, quant à lui, rencontre chez Barthes la singularité d'un style : « Vous acceptez et vous sentez chez l'autre un cheminement intérieur extrêmement déterminé, que vous allez pouvoir côtoyer, influencer parfois, faire à peine dévier, mais vous sentez que c'est quelqu'un qui avance. C'est le pacte qui se fait d'emblée – ou pas ! – entre une singularité et une autre singularité. (...) Il a un style et (...) le style, à mon avis, c'est ce qu'il y a de plus durable, ça tient le coup. <sup>2</sup> »

Pour Sollers, Barthes, « c'est l'esprit les Lumières. C'est le plus anti-obscurantiste des intellectuels ou écrivains que j'ai pu rencontrer. <sup>3</sup> » Aussi, il sera toujours auprès de Barthes pour contrer cette « mauvaise réputation » que ce dernier a eu d'emblée, et pour soutenir son travail, faire valoir son œuvre contre une société pour qui « il est humiliant d'être ainsi révélée à elle-même, le

plus grand affront qu'on puisse lui faire étant de lui communiquer qu'on ne la croit pas. <sup>4</sup> »

Quant à Barthes, il écrit : « N'oublions pas Sollers (...) On ne parle jamais de lui. On ne dit plus jamais que c'est un écrivain, qu'il a écrit et qu'il écrit. (...) Je vois Sollers réduit comme une tête de Jivaro (...). Eh bien, je pense qu'un moment vient où les images sociales doivent être *rappelées à l'ordre*. <sup>5</sup> » Son admiration pour l'écriture de Sollers, qui répond si parfaitement à ses thèses, est sans réserves – « notre littérature, celle que vous faites », écrit-il. À propos du roman *H*, publié en 1973, il se dresse seul, face aux critiques : « Je m'entête donc, et je dis du livre de Sollers qu'il est beau. Je désigne par là non quelque conformité à un idéal canonique mais une plénitude *matérielle* de plaisirs. <sup>6</sup> ». Et Barthes conclut par cette belle image : « Il faut lire *H* (...) *par-dessus l'épaule* de celui qui écrit, comme si nous écrivions en même temps que lui. <sup>7</sup> » Dans une lettre, il confiera à Sollers : « Votre texte est un météore *réel* tombé du Programme. <sup>8</sup> » Et dans une autre : « Je ne cesse de le dire, votre travail subvertit violemment la notion même d'avant-garde. (...) je suis profondément à vos côtés, sans défaillance aux côtés de votre travail. <sup>9</sup> »

C'est à propos de Sollers que Barthes évoque cette solitude absolue de l'écrivain qu'il connaît bien lui-même : « L'écrivain est seul, abandonné des anciennes classes et des nouvelles. (...) Nous acceptons (c'est là notre coup de maître) les particularismes, mais non les singularités ; les types mais non les individus. Nous créons (ruse géniale) des chœurs de particuliers, dotés d'une voix revendicatrice, criarde et inoffensive. Mais l'isolé absolu ? Celui qui n'est ni breton, ni corse, ni femme, ni homosexuel, ni fou, ni arabe, etc. ? Celui qui n'appartient *même pas* à une minorité ? La littérature est sa voix qui, par un renversement « paradisiaque », reprend superbement toutes les voix du monde <sup>10</sup> ».

Dans « L'amitié », Sollers y répond ainsi : « Lorsqu'il (Barthes) parle de "la solitude de l'écrivain", c'est très gentil, parce qu'il s'agit de moi, mais moi, je fais la guerre, c'est tout à fait différent. D'ailleurs il acceptait ce tempérament, ce tempo <sup>11</sup> ». Entre Barthes le « tempéré », à la violence politique néanmoins bien présente, sa fragilité, sa proximité avec la mort, et Sollers le batailleur, curieux des contingences, jouisseur de la vie, les différences ne sont pas minces.

Le goût de Sollers le porte vers Bataille, Barthes admire Blanchot qu'il veut lui faire rencontrer. À la suite de cette rencontre avec celui qu'il nomme ironiquement « le cardinal Blanchot », Sollers écrit : « je dois dire que je garde un souvenir très bizarre de cette rencontre : ça a été le coup de foudre d'antipathie immédiate et définitive. Il m'a détesté ; moi non plus. <sup>12</sup> »

Le voyage en Chine, en avril 1974, avec une petite délégation d'intellectuels, met durement à l'épreuve l'amitié de ces deux « désassortis ». Dans une lettre à Sollers, Barthes dit « la joie et l'excitation » que lui donne ce projet chinois qu'il sait lui devoir<sup>13</sup>. Mais très vite « assommé par « le cimentage en blocs de stéréotypes » (...) les *briques* de discours répétées jusqu'à la nausée », Barthes a des migraines, dort mal, se tient à l'écart de ce qui l'entoure. « Il va d'ailleurs me trouver de plus en plus fatigant, écrit Sollers, parce que moi, je ne demande

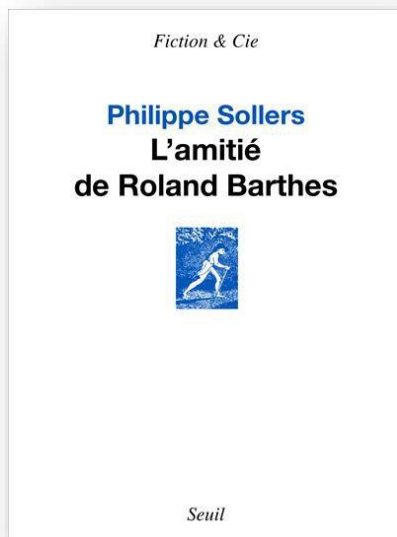
pas mieux que de jouer aux échecs chinois, de faire du ping-pong avec des lycéens, de conduire n'importe comment un tracteur local ou d'avoir des discussions véhémentes avec des professeurs de philosophie recyclés. » Barthes souffre de l'absence de contact et du « désert sexuel » qu'est la Chine. Là où c'est l'occasion pour Sollers de lire les classiques taoïstes, Barthes s'absorbe dans *Bouvard et Pécuchet*. Et Sollers de conclure : « Dire qu'on ne s'est pas brouillés après cette virée improbable en Chine ! <sup>14</sup> »



Rien en effet n'opèrera un quelconque brouillage entre les deux amis qui se retrouvent régulièrement une fois par mois lorsque la présence de Barthes à Paris le permet, pour dîner en tête à tête, le dimanche soir. Rencontres intenses entre deux intelligences, deux éclaireurs de la langue. Barthes n'aimait pas le bavardage, ce qu'il nommait le *babil*, et si ces diners étaient pour Sollers « un enchantement », c'était « tout simplement parce que Barthes était intelligent, écrit-il. Et voir quelqu'un de si intelligent, ça paraissait déjà très rare ! <sup>15</sup> » De son côté, Barthes attendait ces rencontres avec une certaine urgence, en prévoyait les dates avec soin en fonction de son retour lorsqu'il était au loin. Les véritables échanges, le travail entre eux, se faisait là. Ensuite, écrit Sollers, Barthes « prenait un cigare, puis il s'éloignait dans les rues de façon de plus en plus mélancolique ».

Les lettres de Barthes publiées ici – qui vont d'octobre 1964 à août 1979 – sont très courtes, parfois au dos d'une simple carte postale. Elles témoignent essentiellement de cette nécessité pour lui du lien à Sollers, et de l'effet subjectif de leurs échanges. Ainsi, il écrit : « Cher Philippe, ceci pour vous dire que j'ai été très heureux de notre soirée, comme toujours, qu'elle m'a fait du bien, me renflouant du léger ensablement de mon travail, me rendant plus confiant ; vous êtes vraiment celui qui aide à travailler ; une sorte de grande Drogue facilitante. <sup>16</sup> » Entre ses voyages en Afrique du Nord et ses séjours à Urt, dans le pays basque, lieu de ses racines et de la maison de sa mère, Barthes a le souci de garder le contact avec Sollers et le formule en permanence : « Je pense

souvent à vous, c'est pour dire que vous me manquez » ou encore « Nous parlerons de cela, vous m'aidez, comme toujours, à parler et à disperser ce sens ; (...) hâte de vous revoir. Heureusement que je vous retrouverai ! » « Combien est précieux, écrit Barthes, l'ami qui du bas nous regarde, nous suit et tient la corde du trapèze. <sup>17</sup> »



<sup>1</sup> Ph. Sollers, *L'Amitié de Roland Barthes*, Paris, Seuil, coll. Fiction & Cie, 2015.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 34

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 36

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 12

<sup>5</sup> R. Barthes, « Sollers écrivain », *Œuvres complètes*, t. V, Paris, Seuil, p. 581-582

<sup>6</sup> R. Barthes, « Par-dessus l'épaule », *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 605

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 616.

<sup>8</sup> Ph. Sollers, « Lettres de Roland Barthes à Philippe Sollers », *L'Amitié de Roland Barthes*, *op. cit.*, p. 105.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>10</sup> R. Barthes, « Sollers écrivain », *op. cit.*, p. 582.

<sup>11</sup> Ph. Sollers, « L'amitié », *L'Amitié de Roland Barthes*, *op. cit.*, p. 17.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>13</sup> Lacan, associé à ce projet, s'en retirera au dernier moment.

<sup>14</sup> Ph. Sollers, « Supplice chinois », *L'Amitié de Roland Barthes*, *op. cit.*, p. 164.

<sup>15</sup> Ph. Sollers, « L'amitié », *op. cit.*, p. 35.

<sup>16</sup> Ph. Sollers, « Lettres de Roland Barthes à Philippe Sollers », *op. cit.*, p. 109.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 153.

---

## Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen [pggueguen@orange.fr](mailto:pggueguen@orange.fr)

directrice de la publication eve miller-rose [eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture